



LAPIN
ÉMILE LEPROHON
NOÉMIE LELONG
ALEXANE CORMIER
ART LIBRE
CAMILLE BENITEZ
KLENNIE
STEPHANE ROUSSEL
CAMILLE CORMIER
HIRAM CALPHER
PARMÉLIA
PRÉCIEUX INFINI
ANDROMÈDE
SAPHIRA ADMA
LOUISA

Photographie
CAMILA DIAZ

MÉANDRES

REVUE LITTÉRAIRE

Premier Volume — Hiver 2026

Je méandre
Tu méandres
Il méandre
Elle méandre

Nous méandrons
Vous méandrez
Ils méandrent
Elles méandrent

— Bescherelle 2026

TABLE DES MATIÈRES

Agneau

Lapin
Page 5
Prose/Théâtre

Damoclès de cuir

Émile Leprohon
Page 9
Poésie/Théâtre

Terre Natale

Noémie Lelong
Page 11
Poésie

Bulbizarre

Alexane Cormier
Page 13
Prose

Pomme Grenade Mystère

Art Libre
Page 15
Prose

Théâtre sans rideau

Camille Benitez
Page 19
Poésie

À vif

Klennie
Page 21
Prose

24

Stephane Roussel
Page 24
Poésie

Sur le bord de la piscine

Camille Cormier
Page 25
Prose

BISSAP DU 20ÈME

Hiram Calpher
Page 27
Poésie

Les os du tarot

Parmélia
Page 28
Poésie

Sensations

Précieux Infini
Page 29
Poésie

Langage et dépossession

Andromède
Page 31
Essai

Mon Haïti chérie

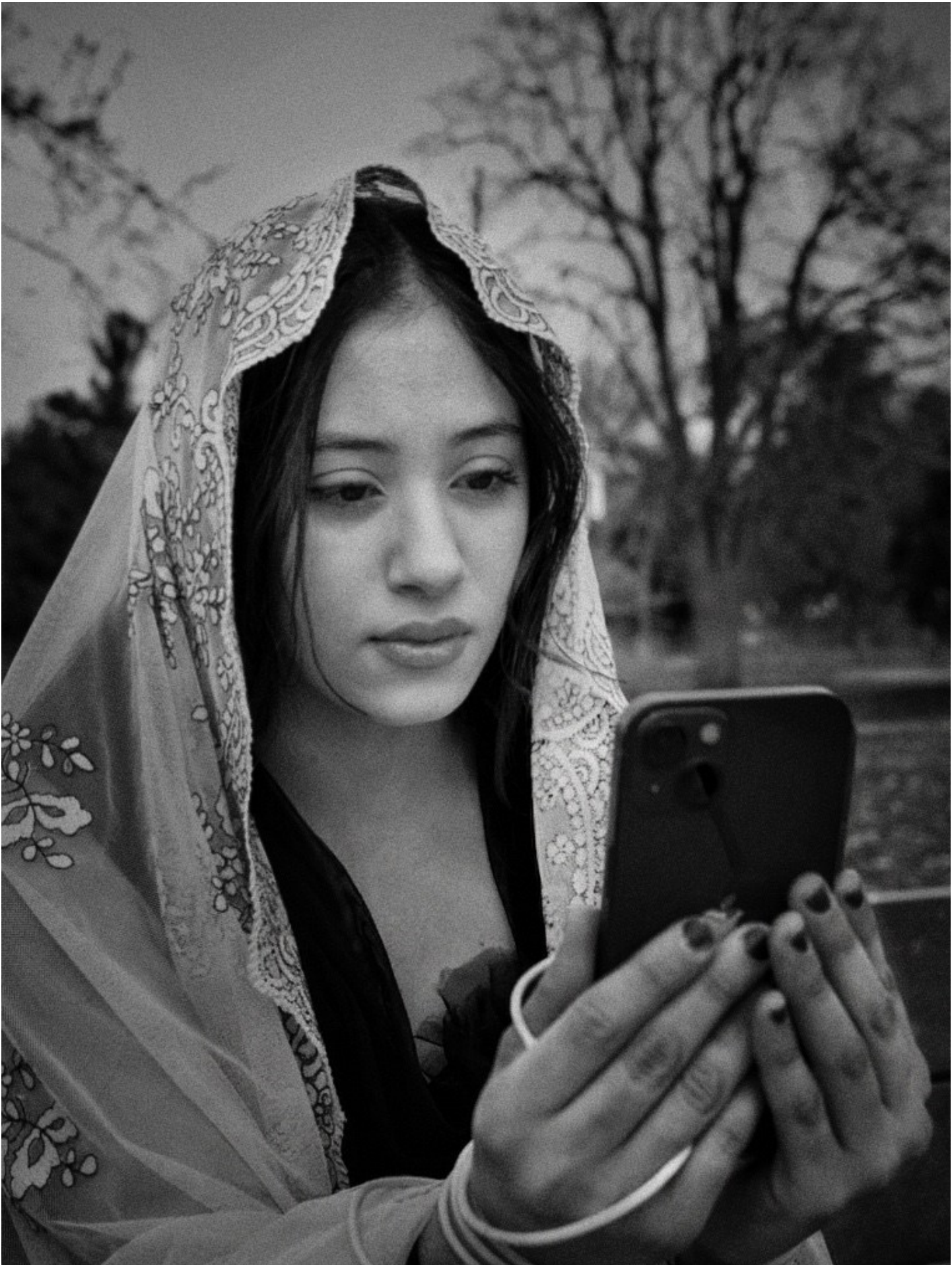
Saphira Adma
Page 35
Poésie

Je jette mes passeports à la mer

Louisa
Page 36
Poésie

L'Oubli

Stephane Roussel
Page 39
Prose



AGNEAU

Par Lapin

*Agneau, tu es dans mes rêves
J'aurais dévoré ton visage
Mon dernier repas avant l'exécution
Je tuerais pour toi*

Laszlo a de bonnes mains. Elles sont trop lisses, trop douces. Il a de bons doigts. Faits pour des choses délicates et minutieuses. Peindre de la dentelle pour des souris, coudre des tableaux aux larves. Il pourrait être peintre. Les taches de sang sont des résidus de pigments. Pianiste, peut-être. Ses doigts se déposent sur les touches de porcelaine blanche. Brillantes comme ses dents, sauf celle qui est fissurée. Celle qui dépasse quand il ouvre les lèvres pour y glisser sa cigarette. Je veux la voler pour la sucer et la salir. Salir ses mains blanches d'artiste. Salir sa peau, pour qu'il soit aussi sale que moi.

*

(La nuit. LASZLO et SALE sont assis sur le banc en face du pont. Ils ne se regardent pas. SALE tient une petite bouteille de verre entre ses doigts avec laquelle il joue distraitement. Il ne sait pas ce qu'elle contient, seulement que la mort est rapide et que son contenu est pour LASZLO.)

SALE : J'ai rêvé que je t'avais engrossé.

(LASZLO ne dit rien.)

SALE : Mais le bébé pouvait pas sortir tout seul

alors j'ai dû te découper le ventre. C'était un garçon. Un petit garçon avec de la laine blanche sur la tête et dans le dos. Il avait une queue d'agneau. Il était beau comme toi. Mais il ne respirait pas et il était tout pâle. J'ai essayé de le réchauffer, de faire battre son petit cœur, mais j'y arrivais pas. Tu me disais : « *Donne-moi mon bébé, Sale, donne-moi mon bébé. Je t'en prie, s'il te plait, s'il te plait...!* » *(Il prend une inspiration, sa gorge se serre. Il regarde la bouteille dans ses mains.)* Et moi, moi je voulais pas te donner le bébé, je me pensais capable de le sauver, de souffler de l'air dans ses poumons...

(SALE se tourne vers LASZLO et ne dit rien de plus. Il attend qu'il se retourne. LASZLO se retourne, mais pas vers SALE. Il regarde côté jardin.)

SALE : Toi... Tu t'es vidé de ton sang. Ton bébé est mort dans mes mains et tu mourrais juste à côté et j'ai rien fait. J'ai pas pu vous sauver tous les deux. Je suis désolé. Je t'ai tué et c'est ma faute.

LASZLO : Ce n'était qu'un rêve.

SALE : Je suis désolé.

(SALE se lève du banc, la bouteille toujours entre ses mains. Il marche derrière le banc, regardant tantôt le sol, tantôt LASZLO. Il s'arrête, ferme les yeux, serre contre lui un agneau invisible et pose sa tête sur son dos.)

*

Je me souviens quand j'ai vu Laszlo pour la première fois. J'avais volé un agneau. J'avais quatorze ans et je l'avais vu en marchant le long de la route de terre qui sort du village. Il était tout blanc et tout petit. Sa laine propre comme la neige qui se dépose sur la boue glacée en automne. J'ai sauté par-dessus la clôture et je me suis approché de lui, une main vers sa tête. Il l'a reniflée, puis s'est frotté contre le creux de ma paume déjà calleuse. Je l'ai pris dans mes bras. Je l'ai porté jusqu'à chez moi. L'agneau avait déposé sa tête dans le pli de mes coudes, à moitié endormi. Je l'aimais.

Ma sœur et moi avions construit un endroit juste à lui dans un coin de la remise. Mais l'argent manquait et nous devions manger. Ordre de notre père, c'est l'agneau que nous mangerions. J'ai obéi à mon père. Ma sœur lui a dit au revoir en l'embrassant sur le front pendant que je

m'accrochais à lui. Elle a pleuré.

Mon père m'a enseigné comment le tuer. Comment raser sa laine pour libérer sa peau. Comment couper sa peau, comment séparer sa peau de sa chair, comment séparer sa chair de ses os, comment trier ses organes, ceux qui étaient comestibles, ceux que je pouvais enterrer avec sa tête blanche. Je l'ai pris dans mes bras, sa laine rouge, quand son cœur a cessé de battre.

J'ai appris que je tuerais ce que j'aime.

J'ai couru hors de la maison. J'ai couru jusqu'à ce que mon pied se prenne entre deux pierres et que les os se soient déboîtés. J'ai pleuré parce que mon agneau était mort, parce que je l'avais tué. Un garçon plus âgé est venu. Je ne me rappelle plus de son visage. Il a remplacé mes os à leur place et m'a porté dans ses bras jusqu'au pied d'une pharmacie. Il m'a laissé pleurer dans ses bras. Il a nettoyé ma plaie et mes larmes.

Je me nomme Laszlo. Laszlo Valéry, a-t-il dit. Et quel est ton nom? Sal. Sale? C'est vrai que tu es malpropre. Il a regardé le sang et la terre sous mes ongles, la boue dans mes cheveux. J'ai fait semblant de ne pas vouloir qu'il me raccompagne. Je lui ai montré la remise, là où le sang de mon agneau était encore humide, j'ai pris le rasoir avec lequel j'ai enlevé sa laine et j'ai enlevé mes cheveux.

*

(LASZLO sort son briquet de sa poche de manteau. Il l'allume. Puis l'éteint. Il le rallume puis l'éteint à intervalle régulier.

SALE laisse partir l'agneau imaginaire et s'appuie contre le banc, près de LASZLO.

Le bruit métallique du briquet qui s'allume et se referme continue. La flamme éclaire le visage de LASZLO. SALE voudrait le voir une dernière fois sous le jour.

SALE lève une main pour flatter son agneau, LASZLO, mais laisse son bras tomber. Il se sent observé. Quelqu'un est là pour s'assurer que LASZLO sera bien mort avant le lever du jour.)

SALE : Tu as de belles mains.

(LASZLO arrête de jouer avec son briquet. Il regarde ses mains gantées.)

LASZLO : *(allume son briquet sans l'éteindre.)* Ce sont des mains.

SALE : J'ai cru que les miennes étaient trop grossières pour toi. Dessinées avec la roche des rues. J'avais peur qu'elles brisent ta peau si je prenais tes mains. Mais les tiennes sont aussi dures que les miennes. Aussi sales. Je les ai salies.

LASZLO : Ceux qui travaillent pour les rois n'ont pas les mains propres.

SALE : Laisse-moi les voir une dernière fois.

LASZLO : Tais-toi. Tu te fais honte... Tu m'humilies.

SALE : Personne saura. Personne saura quoi que ce soit de cette nuit. *(Regarde le lampadaire et les insectes qui volent autour.)* On pourrait partir et personne saurait.

LASZLO : Je suis déjà mort, Salvatore.

*

Je vois Laszlo, et je pense à cet agneau que j'ai tué, que j'ai aimé. Je me souviens quand j'ai vu Laszlo pour la première fois. C'était dans le fond d'un café mal entretenu. Les cafards grimpaient sur les tables et les rats couraient entre les chaussures. Pourtant, toutes sortes de gens du quartier Sud s'y entassaient, emportant leur eau brune et des galettes de pain rassis. Je me prenais une place avant que tout le monde arrive, et je prenais les quelques heures qui m'appartenaient pour regarder les gens. Assise au bar, il y avait toujours cette vieille femme mal coiffée qui partageait ses biscuits aux rats, et près de la fenêtre, un jeune couple fraîchement arrivé de la campagne était assis : la boîte à gants où ils dormaient était étouffante à ce temps-ci de l'année. Il ne restait qu'une place libre, celle à ma table parce que personne ne voulait s'asseoir en face du sale à la tête rasée.

Un homme est entré dans le café et il faisait tache par le noir profond et bien entretenu de son veston, de ses chaussures bien cirées, de ses cheveux propres. Il a commandé de l'eau et la serveuse s'est efforcée de laver le verre avant de le lui donner. Il a pris le verre avec des gants noirs et elle s'est essuyée le visage pour qu'il la trouve belle. L'homme a cherché une place et en a trouvé une en face d'un malpropre chauve puant la sueur

d'usine, même s'il n'y travaillait pas. Je n'y avais pas fait attention jusqu'à ce qu'il s'assoie. J'y ai vu mon agneau, mon agneau que j'aimais.

Il m'a offert une cigarette, mais elle était neuve et sèche alors j'ai refusé. C'est quoi, ton nom? *Laszlo Salazar. Le vôtre?* Parce qu'il vouvoie et lit des livres. On m'appelle Sale, et j'ai levé une main pour faire comme les gens chics, ceux qui portent des gants et qui ont de beaux sourires blancs. *Vous le portez bien.* Vous aussi. Et il a pris ma main. Je lui ai offert mon plus beau sourire jauni, une belle vue de la dent qui me manque, de celle qui est brisée à en être brune.

Il m'a souri de dégoût, mais il m'a permis de voir la dent de porcelaine ébréchée juste sous sa lèvre coupée d'une cicatrice. Dans mes mains, la tasse de lait portait la même fissure au millimètre près. Elle continuait sur la tasse comme la forme de sa dent, continuait plus loin que la gencive, formant la même ligne que la cicatrice qui montait jusqu'à son nez. Je me suis posé la question sur les origines de cette marque. Un défaut de naissance visible seulement sous la lumière presque grillée d'un mauvais café du quartier Sud. Entre mes mains, j'avais la mâchoire de Laszlo et j'ai apporté la tasse à mes lèvres.

*

(LASZLO enlève un gant avec ses dents et lève sa main vers SALE. Il ferme les yeux. SALE prend la main de LASZLO dans les siennes et pose sa joue dans son creux. Il respire son odeur, sa sueur froide. LASZLO empeste déjà la mort et la terre humide dans laquelle il va être enterré.)

LASZLO rallume son briquet. Les billets de train brûlent en silence.)

LASZLO : J'ai peur.

SALE : Peur de mourir?

LASZLO : Peur d'avoir mal en mourant. Peur que mon corps ne soit jamais retrouvé par ma famille.

(SALE ne lâche pas la main de LASZLO. Il la pose sur son épaule, croisant son bras sur son cœur. SALE est proche de son visage, puis se retire. Il fait quelques pas derrière le banc, côté cour.)

SALE : On pourrait partir d'ici et personne saurait.

(LASZLO pense au bébé-agneau du rêve de SALE. Ils pourraient partir à la campagne pour l'élever dans la poussière et ces maisons en plâtre. Parmi les bibelots de porcelaine, les nappes de dentelle.)

LASZLO : Apporte mon corps à mon père. Pour qu'il ait un fils à enterrer.

SALE : J'apporterai ton corps à ton père. Je t'aiderai à t'enterrer.

LASZLO : Derrière la maison.

SALE : Derrière la maison.

(SALE se place derrière LASZLO. Il caresse ses cheveux du bout de ses ongles noirs.)

LASZLO penche sa tête en arrière, les yeux fermés. Il dépose ses poings sur ses genoux. Il respire fort.

SALE glisse sa main vers la bouche de LASZLO. Il insère deux doigts entre ses dents pour ouvrir sa mâchoire. Dans la gorge de LASZLO, il verse le contenu de la bouteille. Il lui ferme la bouche en la couvrant de sa main.

SALE embrasse LASZLO sur son front.)

*

Laszlo n'a plus de lumière dans les yeux. Des billes peintes, sans profondeur. Il me prend dans ses bras. Ses cheveux sont doux. Il me prend si fort que je me sens comme un petit garçon entre les bras de sa maman. Je ne veux pas que ça s'arrête. Je continue à le serrer, même après que ses bras et ses jambes glissent. Je continue jusqu'au lever du soleil. Je porte mon agneau jusqu'à son lit où il rêvera. Son père aura un fils à enterrer. Derrière la maison.

J'enlève ses chaussures, ses gants. Je respire une dernière fois son odeur avant de la couvrir avec un drap blanc.

Je me mets à genoux, pardonnez-moi pour le crime que j'ai commis. Son père est entré pour chasser l'intrus sale et suintant. Laszlo aurait voulu que son père pleure pour lui.

Je creuse sa tombe derrière la maison et je cours. Je cours et je me ferai pardonner.



s'allume, un petit point dans l'ombre, puis, un faisceau orangé s'allume. On voit une fenêtre sur roulette ; de l'autre côté des carreaux, une belle route ensoleillée de Californie ; sous la fenêtre, la radio ; une femme regarde par la fenêtre; l'éclairage fait entrevoir le bouquet de motards.

FEMME À LA FENÊTRE

Toujours rien
les vrombissements et les échos dans la nuit
me font frémir.

La charpente plie sous le vide
Elle se tourne vers la fenêtre.
chaque carreau ternit
le toit finira par fondre
ce vieux bungalow m'encimentera
Elle se retourne vers le public.
on m'emmurera

et je maudirai la horde
vile pillarde
saccageuse artérielle
Cerbère déchaînée aux trois cylindres
je la maudirai

LINCEUL DE MON FOYER.

Le silence s'installe et dure.
Je devrais l'accepter
ma vie
se vit seule.

La FEMME À LA FENÊTRE quitte la scène avec sa fenêtre. Le faisceau de lumière orangée s'éteint lentement.

3

CHOEUR

Mais là où il y a la pénombre
il y a immanquablement
la lumière
Le phare avant d'une moto, derrière les chaînes auxquelles les motards sont liés, s'allume, éblouissant.

l'étranglement s'écrasera au flou des limites
et les révoltes s'empileront
Un deuxième phare s'allume.
nous saignerons les porcelets de la Grande Mère
Mœurs
Un troisième phare s'allume.

DAMOCLÈS DE CUIR

Par Émile Leprohon

1

Quelque chose tombe dans l'eau ; on entend le silence oppressant du fond marin. Un faisceau de lumière blanche crue éclaire toute la scène. Sept motards enchaînés par les chevilles à un bloc de béton au sol ; ils flottent quelques pieds au-dessus ; ils ont un sac sur la tête ; ils occupent le fond de la scène en quinconce.

CHOEUR

Ça
ç'a déjà été notre vie
se balancer sur le *rocking chair* du porche
méditant le calme
époux de vacuité
ç'a déjà été notre vie
contempler la chambre à miroir
Le faisceau de lumière diminue graduellement jusqu'à son extinction totale à la fin de la réplique.
le fracas réveille notre mort
perdus dans la terrible nuit
sans les coups de feu pour éclairer
l'effondrement accélère
nous roulerons devant la ruine.

2

Les nouvelles, livrées par la voix monotone d'un quelconque présentateur radiophonique ; les sons grichent, vieille radio. La diode rouge de la radio

nous répandrons feu, sang et tant d'étoiles
Un quatrième phare s'allume.
messies de la pulsion
Un cinquième phare s'allume.
maîtres d'une destinée arrachée
Un sixième phare s'allume.
nous profèrerons l'ignoble *freedom of the open road*
la perversion sera des plus belles avec nous
les Hell's Angels.

Un septième phare s'allume. Les motos vrombissent ; la salle en vibre. Le TORTIONNAIRE entre en traînant, d'une main, le POLICIER par les pieds et, de l'autre, une chaise ; il place la chaise face au public et y installe le POLICIER ; il lui lie les mains et les pieds au barreaux ; il se retourne face aux motos ; leur fait halte de la main. Les vrombissements cessent. Les phares se tamisent ; un membre du CHŒUR sort une lampe de poche orangée d'une poche et la dirige vers le bas, de sorte à éclairer le duo.

4

Le TORTIONNAIRE arpente la pièce, derrière le POLICIER en l'observant attentivement ; le silence s'installe et dure ; il s'approche, se pose devant l'autre maintenant et l'observe attentivement ; le silence s'installe et dure ; il lui flatte le visage, les cheveux, il lui embrasse les lèvres ; il sort de scène ; le silence s'installe et dure ; il revient, paire de pinces à la main ; il arrache une dent du POLICIER ; il hurle ; le silence est rompu.

POLICIER

Démon ! Scélérat ! Horrible bête ! On vous attrapera, on vous fera mille fois pire. Finissez-en, tuez-moi.

TORTIONNAIRE

Non.

POLICIER

Cessez de jouer ! Achevez-moi. (Le TORTIONNAIRE ne bronche pas.) Pourquoi ?

TORTIONNAIRE

Les beaux comme vous ont la tête pleine de vers.
Il assène un coup de poing au visage du POLICIER.

TORTIONNAIRE

Avez-vous déjà songé
aux ogives suspendues
au silence éternel ?

Vous pendez au bout de vos ficelles.

Il crache au visage du POLICIER. Le silence s'installe et dure

C'est une triste histoire qu'être homme
manger pour s'affamer
baiser pour se faire larguer
tout se décide sans nous.

Fruit de la cruauté (*il grogne*)

oui en fin de compte

vous et moi

fil du grand arbre-monde de la cruauté

continuez à choir dans l'herbe

rongé par les guêpes

continuez à fouler la voie nocturne

la route m'appelle (*On entend le vrombissement lointain des motos.*)

le glaive pend

je m'agenouille.

Qui est le plus cruel?

Le policier déterminé

aux ogives suspendues

au silence éternel

dans son borbier de menottes

ou l'homme ailé

sur sa moto

un jour vous ouvrirez...

(*Bruitage : coup de feu. Disposition : le TORTIONNAIRE s'écroule ; le SERGENT entre ; il tient une arme à feu ; il délie le POLICIER ; lui tend l'arme.*)

SERGENT

Agent Lord, relevez-vous. Il faut sortir d'ici. Les Hell's entourent la place ; nous avons la permission de tirer à vue.

Le membre du CHŒUR ferme sa lampe de poche ; noir ; l'éclairage blanc du premier tableau revient, doucement. Le POLICIER saisit son arme ; il tire le SERGENT dans la tête ; il observe le public, le regard vide ; le silence s'installe et dure.

TERRE NATALE

Par Noémie Lelong

Pays de la Ville Lumière illumine la noirceur de
ma vie

Tu es comme un épiphyte en mon être
Mangeant avec assiduité tout avenir loin de toi

Malgré la perte de mon héritage en ces contrées
lointaines

Il en vient que je repense à toi, ne pouvant m'en
empêcher

Mes pensées de toi sont comme le reflux des
vagues de tes côtes maritimes

Réfugiée sans consentement d'une atmosphère
tendue

Une peur parentale venant freiner mon retour au
bercaïl

Me mettant des bâtons dans les roues
Comme ton peuple le dit si bien, je conchie ceux
qui posèrent ces actions

Mes liens familiaux périclitent dans les gravats des
années

M'amènent à croire que ce que je verrai à mon
retour

Ne sera qu'un amas de tombes

Qu'espoirs détruits

Que des pertes

Qu'une mélancolie d'un futur passé

À une heure si critique où des décisions
irrationnelles coulent à flot et à sang

Je me dois d'en faire aussi

De me libérer de ce fardeau pesant sur mon
esprit

Dans aucun futur proche mon retour ne sera
possible

Au revoir rêve de mon enfance...

Arrête de me hanter...



BULBIZARRE

Par Alexane Cormier, 2^e place au Concours d'Écriture

J'ai une muraille de carton dans ma poche. Une meute chanceuse que j'ai pigée à mon anniversaire. Trois Bulbizarre. Trois, avec les mêmes attaques, les mêmes reflets holographiques : trois Bulbizarre, comme les trois champignons que je commande sur ma pizza ou les trois peluches qui me bordent chaque nuit. Mes cartes Pokémon, je les scrute, je les trie dans mon cartable et je les mets dans ma poche quand une tempe me le dit.

Trois champignons
Trois peluches
Trois Bulbizarre d'acquis

Sauf que mes cartes, Elliot les maudit. Jacob aussi. Et j'aurais trois fois une carte inutile, un jeu triplement stupidifié, bon à jeter. Je serais, je suis, un pingouin pas aiguisé, un pogo qui glisse pas loin. Et j'oublie le dernier.

Dans mon igloo, je déchire mes Bulbizarre. Je fais une pile avec ma muraille morcelée et j'en construis une nouvelle autour de moi. Elle passe par mes tempes, creuse l'iris de mes yeux. Elle s'enroule en serpent et piétine mon cerveau d'oiseau, m'arrache les cheveux. Je pique mon bois de bulle Bizarre et je cache mon cartable sous mon lit.

Mon frère me demande il est passé où. Il me tend ses cartes jaunies.

Et je suis un champignon
Trois fois peluche
J'ai bordé trois tortues
Pété la mine du crayon
J'ai enroulé mes tempes
En pogo cru
J'ai marché pingouin
Jusqu'à lui

Et j'ai pris sa main
Et j'ai déchiré
Et j'ai ri de lui
Et j'ai

Mon frère, j'ai oublié.



POMME GRENADE MYSTÈRE

Par Art Libre

1

Évidemment qu'une potentielle cliente le dérangerait durant son grand ménage de printemps.

Alors que le détective John Andjouvox s'adonnait à la classification annuelle de tous ses dossiers d'enquête, une dame aux yeux noisette perçants et en tailleur-pantalon doré appuya sur la sonnette de sa porte d'entrée. Bien malgré lui, il l'invita dans son bureau et, avant même qu'il ne se présente, la femme d'âge mûr débita toutes ses inquiétudes.

— Cela fait trois jours que ma fille unique, Florence, n'est pas revenue à notre appartement et elle ne m'a pas avisée de cette longue absence. J'ignore où elle se trouve et, comme les autorités policières ont toujours fait preuve d'une incompétence effarante, une connaissance m'a suggéré votre nom afin de dépister ma fille. Quels sont vos honoraires?

Le détective privé l'interrompit alors qu'elle sortait de sa sacoche un chéquier.

— Attendez un instant, Madame. Quel est votre nom et la disparition de qui vous trouble autant?

— Madame Damélia Lemaréchal. Ou plutôt, Maître Lemaréchal. Ma fille Florence tenait à participer à un atelier d'arts visuels offert tard en soirée après ses cours de médecine, mais je n'ai

reçu aucun message depuis son départ.

— Très bien, pourriez-vous élaborer sur ce moment précis, lorsque vous lui aviez parlé pour la dernière fois? demanda Andjouvox.

— Florence se préparait dans sa chambre, reprit-elle avec le même débit rapide. Elle devait regrouper dans son sac ses toiles, ses tubes de pinceaux et ses pinceaux, ses beaucoup trop nombreux pinceaux. Après avoir terminé, elle a attendu quelques minutes, le temps que Hadrian, mon jeune frère, arrive à bord de sa camionnette. Ils s'étaient entendus pour qu'il la dépose au campus, puis que ma fille revienne ici par un autre moyen. Avec un garçon de sa connaissance, Émys Terramar, précisa l'avocate. Ensuite, une demi-heure plus tard, approximativement, une amie de Florence, Ecatleen, m'a visitée, confuse. D'après sa parole, elles avaient prévu de se rendre ensemble à l'université.

— Potentiellement un changement de dernière minute, suggéra John.

— Il est vrai que j'ai initialement pensé cela, admit son interlocutrice. En revanche, le lendemain matin, Ecatleen est revenue, cette fois-ci en panique, pour m'avertir que Florence n'avait pas assisté à l'atelier de création. J'ai ensuite contacté Hadrian, qui m'a certifié, sans surprise, que ma fille était entrée dans le pavillon des arts visuels. En tâchant de préciser qu'ils s'étaient quittés au moins une bonne dizaine de minutes avant le début de l'activité.

— Voilà qui est bien étonnant, réagit le détective. Deux versions contradictoires...

— Et ce n'est pas tout, ajouta Damélia Lemaréchal. Suite à mon appel avec Hadrian, j'ai fureté dans la chambre de Florence. Uniquement dans le but de comprendre ses réelles intentions ce soir-là, se justifia-t-elle. Bref, j'ai remarqué que plusieurs objets autres que son matériel d'art plastique avaient disparu de la pièce, notamment ses carnets de dessin ainsi qu'un flacon de parfum à la grenade qu'Émys lui avait offert le 14 du dernier mois, flacon qu'elle conservait précieusement sur sa table de chevet, à ma grande déception. Vraiment, si je devais me réjouir d'une conséquence de cette disparition, ce serait que l'odeur désagréable de cette eau n'est plus à portée de mon nez fin. Terrible! se plaignit-elle en

plissant les yeux, concluant sa tentative maladroite d'ironie.

— Je vois, finit par dire Andjouvox après un silence. Autre chose à préciser?

— Non. Dois-je vous payer, à présent? Cet entretien a grugé plus de temps que je l'estimais, je dois retourner bientôt à mon cabinet, lança l'avocate en regardant sa montre.

— Normalement, j'envoie la facture dès que mon enquête connaît des résultats concluants. Il m'est inconcevable d'être payé pour un travail infructueux. J'aurais toutefois besoin de votre adresse électronique ou de votre adresse postale. Par ailleurs, pour poursuivre mes investigations, où habite Ecatleen, l'amie de votre fille? Et comment pourrais-je contacter votre frère Hadrian?

— Ecatleen Monroe habite actuellement dans une résidence universitaire, à cette adresse, présenta Maître Lemaréchal en la notant sur une feuille d'une écriture soignée. Et voici le numéro de téléphone de Hadrian, dit-elle en jetant sur le bureau une carte de visite de son frère.

2

Dès qu'Andjouvox lui fit part de la démarche de Damélia Lemaréchal, Hadrian accepta plaisamment de se rencontrer. Ils se réunirent à la station de métro, Andjouvox comptant discuter avec l'oncle de Florence avant de rendre visite à Ecatleen. Lorsqu'ils se retrouvèrent, le détective s'étonna de l'allure plus décontractée de son compagnon trentenaire, en blouson noir, jeans bleus et casquette retournée à l'envers. Si son style vestimentaire s'opposait diamétralement à celui de sa grande sœur, les deux Lemaréchal partageaient le même franc-parler et ne tournaient pas autour du pot.

— Pas mal certain que Damélia me soupçonne d'être lié à la disparition de Florence. Je me trompe?

Andjouvox ne put que confirmer en réponse à la franchise de son interlocuteur.

— Les mots qu'elle avait utilisés pour me renseigner sur vous trahissaient ses doutes à votre égard, révéla-t-il. Il peut être compréhensible que,

ayant vu Florence pour la dernière fois en votre compagnie, votre sœur ne vous fasse pas pleinement confiance.

— J'ai beau lui garantir que j'ai vu, de mes propres yeux, Florence entrer à l'intérieur de l'université, jamais Damélia ne me croira à cent pour cent, soupira Hadrian.

Le suspect se renferma momentanément dans sa déception, dans ses souvenirs.

— Parce que vous vous êtes distanciés dernièrement? posa comme hypothèse John.

En remontant à la surface, à la lumière du soleil, Hadrian secoua sa tête, la mine renfrognée.

— Je dirais que nous n'avons pas été particulièrement proches depuis notre enfance. Nous n'avons jamais vibré sur une passion commune : Damélia n'a jamais fait l'effort de s'intéresser à ma musique électronique. Complètement obnubilée par ses études en droit, et à présent par ses dossiers professionnels. Damélia est redoutable, affirma Hadrian. Dès qu'une aspiration se présente à elle, jamais elle n'agira en opposition à cet objectif. Si elle fonde tous ses espoirs en Florence pour une brillante carrière en médecine, Florence va suivre une brillante carrière en médecine. Si elle croit que j'ai caché Florence dans mon loft, elle va vous convaincre que c'est bien la vérité.

— Mais Florence ne se dissimule pas chez vous?

— Non.

Pendant plusieurs secondes, ils restèrent arrêtés sur le trottoir, muets, face à face. Les yeux ambrés d'Andjouvox fixèrent le regard sombre de Hadrian qui ne dévia pas du tout.

— Dans ce cas, pourriez-vous m'aider en me décrivant Émys Terramar? C'est un nom que votre sœur a évoqué pendant qu'elle me résumait les faits, reprit le détective.

— Émys Terramar... Bien que Damélia ne risque pas de l'avoir admis, Florence et Émys étaient, on pourrait dire, en fréquentation.

— Damélia ne me l'a pas confié.

— Jamais elle n'aurait osé le reconnaître à haute voix même si elle y était confrontée chaque jour, assura Hadrian. Bref, après s'être rencontrés à une

fête organisée par les clubs d'art, Émys et Florence ont continué de se voir régulièrement et ont développé une chimie indéniable.

— De qui tenez-vous ces informations? l'interrompt Andjouvox.

— De Florence elle-même, précisa l'artiste en arquant un sourcil brun.

Un temps d'arrêt s'imposa suite à cette coupure.

— Et Ecatleen Monroe, l'amie de Florence?

— Sa meilleure amie d'enfance, précisa Hadrian. Justement, Florence a toujours côtoyé les cercles des étudiants en arts et en création. Émys étudie en recherche littéraire et Écate Monroe, en écriture dramatique. C'est d'ailleurs grâce à ces relations que Florence a réussi à obtenir une place dans un cours de travail de la peinture.

— Tiens donc, Ecatleen étudie le théâtre, remarqua le détective. Visiblement, Florence Lemaréchal aimait s'entourer d'artistes comme elle : son oncle, sa meilleure amie, son béguin...

Comme ils approchaient rapidement de leur destination visible du coin de la rue où ils se trouvaient, Andjouvox se permit une dernière question.

— Au déplaisir de Maître Lemaréchal?

3

John Andjouvox attendait sur le seuil lorsqu'une petite femme aux cheveux noirs de corbeau l'accueillit. Après les présentations formelles d'usage, Écate Monroe le fit entrer dans la salle commune dans laquelle flottait une agréable odeur fruitée. Sur une table basse en verre, au milieu du salon, traînaient des notes et des brouillons d'une pièce de théâtre qu'elle révisait, lui apprit-elle. La dramaturge pria son visiteur de s'asseoir sur un des fauteuils en tissu rouge. Puis, après s'être installée sur le canapé aux motifs floraux, la jeune adulte, intriguée, interrogea son aîné en le dévisageant de son regard ambré.

De sa position, Andjouvox pouvait effectuer un balayage visuel des lieux. À sa gauche, une cuisine. Derrière Écate, deux portes closes menant probablement à des chambres. À sa droite, l'accès à la salle de bain et la porte d'entrée de

l'habitation.

— À la demande de Damélia Lemaréchal, j'enquête sur la disparition de sa fille Florence. J'espère qu'en étant sa meilleure amie, vous parviendrez à m'éclairer sur ce mystère.

— Je n'ai aucun problème à ce que vous me tutoyiez, assura Écate. Malheureusement, j'ignore où se trouve présentement Florence. J'aimerais bien vous aider, mais son dernier message remonte au soir où nous étions censées arriver ensemble à l'atelier d'arts visuels auquel elle était supposée se joindre. Depuis, pas la moindre réponse.

— Si vous comptiez vous y rendre toutes les deux, aviez-vous prévu de quitter l'université ensemble?

— Oui, confirma Écate. Émys, le petit ami de Florence, devait nous reconduire, mais comme Florence n'est jamais apparue, il est reparti et je suis rentrée chez moi par mes propres moyens.

— Émys, le petit ami de Florence. Avaient-ils confirmé leur statut amoureux?

Écate rougit et mordit sa lèvre inférieure en saisissant la teneur de ses dires.

— Enfin, elle ne l'avait avoué qu'à moi uniquement... Mais si cet élément vous permet de la retrouver, il est bien que vous en preniez connaissance, j'imagine.

— Madame Lemaréchal ne s'en doutait donc pas?

— Florence n'aurait probablement pas confié à sa mère cette relation, répondit Écate.

— Se serait-elle ouverte, un jour, à son oncle, Hadrian Lemaréchal? demanda John.

— Éventuellement, ça ne m'aurait pas surpris, en convint-elle. Florence s'entendait davantage avec son oncle qu'avec sa mère, ce qui arrive dans de nombreux foyers.

— Au point qu'elle songeait à déménager chez lui?

Écate écarquilla ses yeux face à cette possibilité nouvelle.

— Je doute qu'elle aurait fui un mardi soir aussi imprévisiblement, mais vous semblez avoir

raison. Si, comme vous le supposez, elle s'est réfugiée chez son oncle, celui-ci aurait donc menti à madame Lemaréchal et, au lieu de l'emmener à l'université, aurait déposé Florence à son logement ce soir-là. Est-ce vraiment crédible?

— Il faut bien qu'elle soit logée quelque part, si ce n'est chez sa mère.

— C'est vrai. Il est plus probable qu'elle se soit réfugiée chez son oncle qu'à n'importe quel autre endroit.

— Si ce n'est ton appartement, bien évidemment.

Sur ces mots, Écate regarda sous un nouvel angle le détective. Andjouvox put admirer l'intelligence des deux billes dorées de la jeune femme devant lui. Un silence lourd de sens enveloppa le salon.

— Donc, dès le début de notre conversation, vous jouiez avec nous.

— Vous mettez des mots dans ma bouche, nia le détective. J'ai seulement soulevé les fortes chances que Florence soit présentement en train de nous écouter dans votre résidence.

Les bruits secs d'une ouverture puis d'un claquement de porte résonnèrent dans l'appartement. Derrière Écate apparut Florence Lemaréchal, fière et confiante, telle une ressortissante d'un enfer qui avait déniché une porte de sortie. Même s'il ne l'avait jamais rencontrée, Andjouvox reconnut celle qu'il recherchait aux traits du visage qu'elle partageait avec sa mère, malgré les quelques mèches teintées en rouge qui les dissimulaient.

— Je suis étonnée que ma mère, avec sa détermination, ne m'ait pas retrouvée plus tôt, lança Florence en s'asseyant aux côtés de sa complice.

— De bons mots envers elle malgré votre relation brisée? souleva le détective.

— Non, plus vraiment. Si je me suis soumise à elle pendant près de vingt années, une goutte a finalement fait déborder le vase.

— La désapprobation inflexible de votre mère sur votre relation amoureuse avec Émys?

— Exactement. Ma patience a tout simplement atteint sa limite, un point de non-retour.

— Alors, expliqua Écate, suite à son aveu, je lui ai

proposé de déménager chez moi le temps de trouver, espérons-le, un logement convenable avec Émys.

— Sans prévenir ma mère, renchérit Florence.

— Et vos études en médecine? demanda Andjouvox, même s'il se doutait de la réponse.

— Ça n'a jamais été mon choix. Je vais abandonner cette voie et me lancer pleinement dans les arts visuels. J'ai déjà économisé de l'argent, et je sais que je pourrai compter sur le soutien, tant financier que moral, de mon oncle Hadrian.

— Vous avez réellement réfléchi à la suite de votre départ, énonça-t-il. Ce n'était pas précipité comme le croyait madame Lemaréchal.

— Non, confirma Écate. Cependant, puisque vous avez retrouvé Florence, je présume que vous allez avertir sa mère de sa présence chez moi...

— Pas forcément, contredit le détective. Madame Lemaréchal n'a pas à dicter votre conduite et à exercer un contrôle sur vous alors que vous êtes majeure. Je peux très bien lui rapporter qu'au terme de mon enquête, je ne suis pas parvenu à vous retracer. Je ne dois rien à madame Lemaréchal, je n'ai pas officiellement accepté son offre.

John Andjouvox posa son regard compatissant sur Florence Lemaréchal.

— Je pense qu'il est préférable que vous seule décidiez de reconstruire les ponts avec votre mère, si vous le souhaitez un jour.

THÉÂTRE SANS RIDEAU

Par Camille Benitez

L'œil du futur

Je suis la première à plier
l'échine sous un arbre
Des mains se posent en
couronne sur ma tête
Des pieds se tortillent dans le
ventre de l'espoir
La pauvreté est notre animal de
compagnie
Elle mange notre nourriture
Je gravis la semaine
Superhéros le jour
Maman et épouse le soir.

Les ficelles invisibles

Je te sculpte dans le bois tendre
Mes doigts creusent ton âme
Je tire sur tes ficelles
Tu deviens ma marionnette
Tu dances selon mes humeurs
Je compte chaque centime que
tu dépenses
Personne ne voit tes poches
vides

Chaque regard à la fenêtre
Chaque mot dans ton journal
intime
La confiance est un piège
Tu apprends à marcher entre les
lignes.

Prison silencieuse

Je tourne en rond dans la maison
Souvent en présence des
montagnes
Je suis un fantôme qui boit
l'oxygène
On ne me voit pas compter les
fissures au plafond
On ne me voit pas enjamber les
déchets
Il est le voleur
Je suis la victime
Mes rêves avec lui sont finis
Ça m'arrive d'imaginer être
l'orage qui déchire le silence.

Les ficelles rompues

Le bois de son corps craque sous
mes doigts
Les murs sont les seuls témoins
Je brûle ma marionnette

Les étoiles sont complices
Je fissure le chemin
Le moteur rugit dans le froid
mordant
Les mensonges s'accrochent à
mes lèvres

Je suis le maître du jeu
Au revoir les fantômes.

L'œil du passé

Les enfants dessinent une
maison avec trois silhouettes
Personne ne cherche la
quatrième dans la neige
Les enfants dessinent un
dinosaur
Une patte effacée disparaît dans
l'argile
L'encre coule comme du café
froid

Des doigts effleurent les murs
remplis de feuilles mortes.
Des orteils traquent la barrière
du passé
Il n'y a que le vent qui pleure
L'hiver gruge lentement les
anciens rires.



À VIF

Par Klennie

Qu'est-ce que la réalité?

La pointe de la plume se vida de son essence, et de son œil jaillit la dernière goutte salée. Des liasses de manuscrits recouvraient le moindre mètre carré, le moindre recoin de parquet, donnant l'illusion de nager dans des fibres de papier à quiconque s'aventurerait dans le petit cocon.

Évidemment, aucun regard qui n'était pas celui de la fille ne pouvait être témoin de cette impression : personne, absolument personne n'avait l'autorisation — ni le courage — de mettre un pied dans son antre d'encre. L'armée de crayons aiguisés, de mines fines et de pointes saillantes, toute dirigée vers l'unique issue — une porte dont la peinture s'était écaillée avec le temps — semblait menacer quiconque avait le malheur de s'égarer en ce lieu. Les objets affutés n'attendaient que le moment où la limite du seuil du jardin littéraire aurait été franchie pour transpercer l'intrus de part et d'autre.

Cela dit, il ne fallait pas se méprendre en raisonnant selon le principe qu'elle, la cultivatrice même de ces ronces syntaxiques, était immunisée contre les piqûres des épines. Son propre outillage n'avait aucun scrupule à la blesser aussi, à empaler celle qui maniait les armes de calligraphie tous les

soirs. On pourrait même avancer qu'elle souffrait davantage qu'en aurait souffert un curieux. Effectivement, chaque pas qui soulevait la poussière dans l'air étouffé et qui provoquait l'ondulation en vagues de feuilles éparses était annonciateur de la douleur qu'elle s'apprêtait à endurer pendant les prochaines heures de rédaction. Ses doigts s'emparaient alors du plumet abandonné la veille sur le bois lisse, bien que rayé, de son chevet. La tige dormait, là, si fragile et pourtant si menaçante de par son étincelante canine métallique miroitant la lumière tamisée de la petite lampe.

Lorsqu'elle arrivait à ce premier stade, qui amorcerait sa terrible routine, la fille hésitait souvent à poursuivre son geste. Elle hésitait, car écrire constituait pour elle un supplice affreux.

Oh! Un affreux supplice, oui, un terrible supplice! C'était une telle torture qu'elle s'infligeait tous les soirs!

Ce n'était pas une torture physique, du moins, tant qu'elle parvenait à s'arrêter avant que les ampoules ne se forment sur sa main. Elle devenait ankylosée par le mouvement des courbes des caractères et par le chemin qu'elle parcourait pour les tracer : de gauche à droite, le long d'une ligne, puis de droite à gauche pour recommencer le cycle

sur la suivante. Quand il ne lui était physiquement plus possible de continuer, le bord droit de la page devenait comme la côte d'une haute falaise : sa main tombait dans le vide, délaissant le plumet qui lui servait jusqu'alors de seul appui pour ne pas chuter, et elle s'écrasait sur la table de son chevet. Parfois, elle atterrissait dans la mer : le flacon d'encre de Chine se renversait sur ses doigts. Lorsque cela lui arrivait, la fille se surprenait à penser que sa main fut nécrosée.

Mais ce n'était pas cette souffrance qui était à l'origine du dit supplice. Non, il y en avait une autre, bien plus intense, bien plus palpable, pourtant absolument invisible et abstraite. Il s'agissait de la souffrance de son âme. Tous ses chagrins, toute sa lassitude, toutes ses frustrations étaient dépeints — non, étaient vomis — dans un flot noir et indélébile sur la pureté blanche du papier vierge. Cela lui faisait mal, car le premier passage des émotions pour pénétrer dans son esprit avait beau être désagréable, le chemin inverse pouvait être infiniment plus accablant. Les sentiers piétinés menant à son subconscient n'avaient pas eu le temps d'y faire croître de fraîches pousses puisqu'elles étaient de nouveau écrasées sous les pas lourds de Dépit, déchirées par les cris de Haine, et entraînées dans les spirales de Tourment. Après avoir tranché de leurs armes humides les joues de la fille, les trois pilleurs, ayant pour objet de convoitise sa paix intérieure, s'en retournaient poches pleines, laissant sur leur passage de longues traînées obscures et brûlantes dans l'âme de leur victime.

Parfois, à l'extérieur de sa prison, ressassant la barbarie des trois fléaux, la fille se retrouvait dans un état d'épouvante. Elle comprenait alors que le seul endroit où elle pouvait supporter le souvenir de se sentir mourir, c'était dans ce souvenir, mémoire du passé, mais aussi dans l'avenir, car il se répétait tous les soirs, avant qu'elle ne finisse par s'endormir.

Pourquoi ne les combattait-elle pas en se débarrassant simplement de tout cet attirail d'écriture? Ne serait-ce pas la manière évidente d'obtenir le salut?

Eh bien, pour cela, il pouvait n'y avoir que deux raisons, la première étant que la seconde ne se retrouvait probablement pas dans les registres de sa conscience. Sa cachette était dissimulée plus

profondément, vers la base de son iceberg freudien. Peut-être des bribes de lucidité émergeaient-elles de temps en temps, qui sait? N'empêche qu'elle ignorait la plus simple, mais aussi la plus paradoxale des causes la poussant à écrire, à se martyriser : elle aimait sincèrement ressentir cette sensation. Voilà quelle était la seconde raison.

« Mais cela n'a aucun sens! » diront-ils. Dans leur suite logique, la faute fut commise lorsqu'ils cherchèrent à trouver un sens au fonctionnement d'un être humain. Chacun suit des lois que son voisin ne pourra jamais comprendre, car deux expériences de vie, aussi semblables soient-elles, donneront un résultat tout aussi différent. Là se trouve ce qui nous rend uniques. Quant à la fille, ses expériences l'avaient portée à suivre la loi de la recherche de l'authenticité.

Hors de son enclos, elle avait l'impression de vivre derrière une fine pellicule irisée, un filtre plastifié qui ne laissait transmettre à l'extérieur que des couleurs qu'elle-même n'avait pas dans son cœur. Elle n'avait aucune emprise sur ce qui s'échappait d'elle, sur l'impression laissée dans la tête d'autrui, sur la manière dont tout cela était altéré. Elle avait beau essayer, elle ne parvenait pas à mettre la main dessus. À son grand désarroi, cette impuissance ne s'appliquait pas uniquement lors de ses interactions avec autrui. En vérité, même le reflet dans son miroir était un être à part entière annexé à elle pour qu'elle puisse exister superficiellement dans ce monde. Elle se demandait parfois si, une fois détournée de sa projection, celle-ci restait imprimée sur la glace, là, sans vie. Même lorsqu'elle s'adonnait à des séances d'introspection avec elle-même, qu'elle se parlait pendant des heures sur ce qu'elle ressentait, jouant le rôle de sa propre psychothérapeute, l'écho des vibrations de sa voix semblait distordu. Tout semblait distordu dans sa vie, même ses semblables, des machines qui étaient probablement aussi peu authentiques qu'elle.

Cependant, il y avait une exception étrange et difficilement explicable : lorsqu'elle entrait dans sa cage si confortablement inconfortable, une pulsion s'emparait d'elle. Ce n'était pas une force extérieure à elle, comme l'était l'enveloppe étouffante qui la recouvrait, mais une provenant

du fond de ses abysses. Cette impulsion prenait les commandes de son système nerveux, coupait toutes les fonctions inutiles de son métabolisme juste pour canaliser son énergie dans sa main afin qu'elle se meuve. L'imagination — ou était-ce la réalité? — de la fille lui faisait ressentir des courants électriques dont l'énergie se traduisait en mots depuis sa fibre musculaire jusqu'à celle de la feuille blanche. Un mouvement frénétique était déclenché, elle écrivait un mot, cinq phrases, dix pages. Dessus, elle mettait son âme à vif. Oui, c'était l'expression exacte : «mettre son âme à vif».

À ce moment-ci, la vraie nature de la fille se révélait, les couches de son être tombaient, virevoltant dans la chambre. Elle ne pouvait plus cesser d'élargir la plaie béante de son cœur. Ressentir une telle brûlure était la preuve qu'il y avait une once de réel, d'inaltéré dans sa personne. Souffrance et apaisement se mêlaient dans son esprit : était-elle arrivée à sa limite, succomberait-elle à la dernière phrase ou bien venait-elle d'entamer le chemin vers l'ataraxie? Était-ce la fin ou le commencement? La mort ou la résurrection? Peu lui importait. Elle n'était même plus sûre de contrôler les arcs de son poignet : comment aurait-elle pu fournir une réponse éclairée sur ses doutes? Ce qu'elle ressentait présentement, cette réalité qui la percuta de plein fouet, c'était comme un vent de fraîcheur sur le haut de la falaise.

Mais l'histoire de cette falaise a déjà été racontée. Elle se répète inévitablement à la fin des périodes de transe : la main n'en peut plus et elle tombe. La fille, cette fois, était allée trop loin. La fille, la malheureuse, s'était envolée trop haut et, quand la plume se rallongea sur le bois une dernière fois, la fille réalisa qu'elle avait trop écrit cette soirée-là.

Je suis bien trop fatiguée... devrais-je surmonter une autre épreuve?

La fille amorçait toujours ses textes par une question et les scellait de la même manière. Ces liasses de papier n'étaient finalement qu'un enchevêtrement de racines nouées d'incertitude. Cependant, la boucle ne se défaisait pas : au fil du temps, elle ne faisait que se resserrer davantage. La dernière interrogation venue, le nœud coulant était devenu inextricable.

Les outils, peïnés, observèrent l'ombre vacillante, comme s'ils regrettaient enfin de l'avoir tant persécutée.

24

Par Stephane Roussel, Gagnant du Sprint de poésie

Méthode méthodique métonymie
mnémotechnique
Une sorte de quelque chose que je touche dans le
vide
Entouré de cossins et de bibelots délivre-moi
Sueur de vinaigre coulée en amont mémoriel de
tes doigts
Reviens-moi pas de si tôt tu me manques pas
assez
Y'é pas assez tard pour m'en revenir j'entends
j'entends j'entends j'entends
Je t'entends pus assez reviens reviens reviens-
moi
Déchire le papier et coule dans tes recoins
Et les mots coulent coulent sur ta langue
Avales-les avale-moi

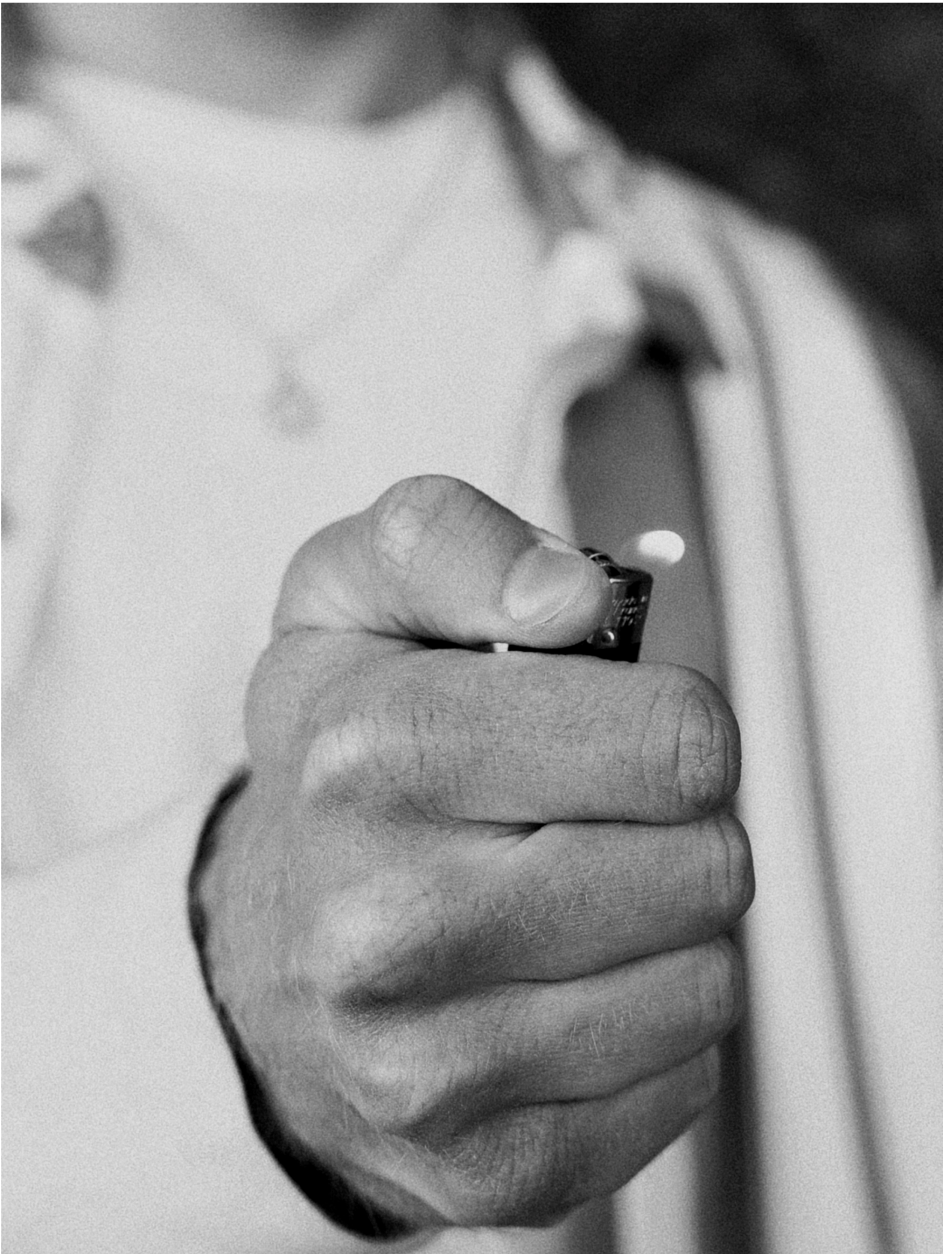
Méthode méthodique
métonymie mnémotechnique
Ne change pas assez pour moi
Chante trop pour nous
J'entends j'entends j'entends pas assez
J'écoute j'écoule j'écoute j'écoule trop pour toi
trop pour moi
Et les bibelots et les cossins m'avalent m'avalent
Et moi je couds mes coups sur ta face
J'entends j'entends la mémoire
J'entends coudre tes doigts sur la table
couds mes cheveux l'hiver qui vient
Mes cheveux qui chantent qui
touchent le vide qui te couchent sur la
neige
blanc de porcelaine de
bibelots et d'angelots
Tu m'entoures en
tourne tournures de phrases
alitées les allitérations
illettrées
Brise tes ongles sur
ma peau brise tes mots brise
-toi toi-même
Tes ongles Tes ongles Tes ongles Tes ongles Tes
ongles Tes ongles Tes ongles Tes ongles Tes
ongles Tes ongles Tes ongles Tes ongles

SUR LE BORD DE LA PISCINE

Par Camille Cormier, Gagnante du Sprint de prose

Sur le bord de la piscine, il y a beaucoup de pieds. C'est d'ailleurs le seul endroit où il y en a autant. Parfois, il y en a aussi à la maison, mais c'est plus rare, on rencontre surtout des chaussettes à la maison. Ari n'aime pas trop les chaussettes, elles sentent le mouillé et collent aux pieds en sortant des bottes, ou alors elles font des câlins trop serrés aux chevilles et laissent de petits bandeaux rouges. Mais ça, c'est à la maison. Et la maison est si lointaine à présent. Ari préférerait sauter dans une pile de chaussettes fraîchement sorties d'une paire de bottes de neige qui sont allées dehors alors qu'il faisait juste assez chaud pour que tout soit un peu mouillé, que de sauter dans la piscine. Et pourtant. Voilà qu'on tirait sur sa main et son corps suivait, se rapprochait de ce bord où le plancher plongeait soudainement à un angle très net de 90 degrés pour former les parois d'un bassin rempli d'eau. La main qui tenait la sienne était forte et douce, Ari pouvait glisser son pouce sur le dos de la main sans problème, on aurait dit caresser le papier neuf que Papa mettait dans l'imprimante. La main était accompagnée par des pieds, nus, dans une paire de Crocs lilas. Ari n'aimait pas les Crocs, en ayant déjà essayé, Ari était bien placé pour savoir qu'il valait mieux aller nu pied que de se soumettre à la torture de marcher sur les petites bosses qui couvraient le fond de ces sandales. Devant Ari, les pieds sortaient à présent

des sandales. C'était le signe immanquable que la piscine était proche. Les pieds glissant sur le sol mouillé, Ari patina jusqu'au bord du bassin. Sous ses yeux, il y avait maintenant un visage. C'était peut-être le seul avantage de la piscine qui, étant creusée, rendait tout petits les gens grands. Ari se laissa alors envelopper par la douceur des bras qui allaient avec la main et avec eux, la piscine sembla soudain affrontable. Avec eux, et avec le visage souriant aux yeux couleur eau chlorée.



BISSAP DU 20ÈME

Par Hiram Calpher

La tyrannie s'est installée dans nos nerfs.
C'est elle qu'on respire quand ça nous goûte le sang.

La domination n'est soutenue que par un coup de poing dans la face bien placé. C'est pas politique, c'est physique. Pis physique c'est le pire mot pour le dire.

Terrible erreur de penser que monsieur Gestapo va sonner à ta porte en big 2026.

Terreur d'ignorance. Tonnerre de génie. Ta yeule.

Baisse les yeux pis lève la main, étudie Voltaire.

Alors que le courage, c'est Rousseau, Hugo, de Nerval, Weil, Blake, K. Dick, Gauvreau. Le courage c'est prophétiser dans le ciel orange.

Tant que la soif de sécurité est là, que son tamis est aiguisé, que son filtre filtre.

Comme si renverser les buildings importants était la solution. Faut renverser le langage pour penser drette.

On va toujours reconstruire notre prison, on voit à travers son plan.

Oui oui débarrassez la police.

Je vais échouer et j'échouerai parce que j'échoue

La police est dans le corps.

Secouez là

Trouvez votre gastro intérieure.

Videz-vous.

Ne négociez pas avec le virus.

Ne devenez pas fonctionnaire. Même quand vous le serez.

Brisez-vous les os, reconstruisez-vous.

Un fémur dans la face pour articuler l'odorat : il nous faut du flair.

Non

Brûlez-vous

Immolez-vous

Il faut s'immoler.

Troquez la sécurité pour l'intensité, les résultats pour la réaction et l'action pour la force

La société est peur oui

Les lois stabilisent un corps en éveil

Mais une scoliose, c'est beau et c'est pratique

Phénix dépotoir.

Je suis gelé tight sur la quiétapine.

J'ai un examen demain

J'ai pas révisé

Mais bon.

Armand Jean du Plessis de Richelieu *disciplinât* les méandres.

LES OS DU TAROT

Par Parmélia

Moi je joue pas au tarot
Je connais juste une carte
The Lovers
J'me dis que même les squelettes s'aiment
J'me dis que peut-être que mes os méritent d'être
embrassés
Les sortir de ma peau
Les veux-tu Léo?
Accroche-les sur le mur de ta chambre
Embrasse-les quand tu te sens seul
Touche-les d'amour
Tache-les de haine
Redonne-les-moi quand t'as fini
Je vais m'arracher la peau
Te laisser remettre mes os
Ils seront mal placés
Mon corps va craquer
Mon squelette va me faire crier
Mais tu sais que j'accepterai l'inconfort
Parce que t'auras osé l'embrasser

SENSATIONS

Par Précieux Infini

Corps engourdi

gorge barbelée
ruisselante et
âcre

yeux d'orages
violents vents poumons

cœur lacéré
immense trou noir

noyade
au
ralenti.

Couleurs de l'âme

artiste peint
de sa palette
choisie avec soin

une émotion
une teinte de vie

nous n'avons
aucun contrôle
si minime
soit-il
sur notre
palette de couleurs
en notre intérieur.

Pourquoi

chaque larme
qui a délicatement
quitté mes yeux
pour couler
le long de mon visage
avait sa
raison d'exister.

Hésitation

je sais avec certitude
il y aura tant d'étoiles dans l'Univers
que de doutes
qui me hantent.

Pour elles

mystérieuse cette émotion
celle qui me ravage d'indignation
celle qui m'empare en entier
celle qui me pousse à me rebeller

pour toutes celles avant nous
pour toutes celles avec nous
pour toutes celles après nous

levez-vous avec moi
hurlez pour qu'ils n'entendent que nous
battons-nous
comme celles qui l'ont fait avant

ne les laissons pas l'emporter
ne les laissons pas nous déprimer
ne les laissons pas nous brimer
ne les laissons pas nous enlever.



LANGAGE ET DÉPOSSESSION analyse du roman *Cité de verre* de Paul Auster

Par Andromède

Cité de verre, premier roman de la *Trilogie new-yorkaise* de Paul Auster, raconte l'histoire de Quinn, auteur de romans policiers qui, suite à un malentendu, adopte le nom Paul Auster, devient investigateur privé, et s'identifie tellement à ce rôle qu'il finit par perdre ses repères. Cela problématise l'identité, mais également le langage et la fiction. En réalité, ce que les personnages apprennent seulement à leurs dépens, c'est que le langage et l'identité n'existent pas dans le vide, mais toujours en fonction d'une communauté donnée.

La question de l'identité se révèle complexe dès le début du roman. En effet, avant même de recevoir l'appel qui le confond avec Auster l'investigateur, Quinn maintient au moins deux identités distinctes : a) Quinn, anciennement poète et critique littéraire, désormais anonyme et reclus, tâchant autant que possible de se dissocier de sa vie antérieure, et b) William Wilson, qui n'existe que sur les couvertures des romans policiers qu'il signe une fois par an. Si Quinn ne trouve en William Wilson qu'une utilité, il se reconnaît surtout en Max Work, le protagoniste de ses polars : « Pour autant qu'il vécut encore dans le monde c'était seulement de loin, à travers le personnage imaginaire de Max Work. » (*Cité de verre*, p. 23) Au fond, l'écriture de Quinn est moins un travail littéraire, ou même un travail de gagnepain, qu'un effort d'autodiscipline visant à dépouiller le soi jusqu'à le réduire à une sorte de je-fonction, rien d'autre que le « petit bourgeon de vie dans un corps pourvu de souffle » ; en somme, la liberté existentielle qui naît du néant sartrien [1]. Or, cette dépossession de soi est un acte de mauvaise foi au sens même de Sartre [2], et ce, parce qu'elle implique à la fois une suridentification à la facticité (Max Work et Paul Auster, détectives privés) et à la transcendance (en ce qui concerne la volonté d'effacer le passé). En réalité, Quinn ne peut jamais réellement atteindre la liberté totale, du moins pas sans s'aliéner, car l'identité [3] est nécessairement toujours *située* dans un espace dialogique et

intersubjectif fondé sur le langage [4] ; il est certes possible que le cadre de référence se transforme au cours d'une transvaluation, mais il est rigoureusement impossible de faire abstraction de tout cadre [5], de sorte que, loin d'atteindre la liberté totale, Quinn finit par rendre ses propres motivations inintelligibles à lui-même. Ainsi, il est privé même de l'espoir de s'émanciper de sa réalité immédiate et de se situer dans un cadre plus vaste, plus significatif que la classe moyenne américaine. En effet, s'il accepte de protéger Peter Stillman fils, c'est parce qu'il l'associe à sa propre famille, c'est-à-dire à un souvenir dont il s'est largement dissocié mais qui persiste à l'influencer sans qu'il puisse en être pleinement conscient ou qu'il puisse l'exprimer de manière cohérente et assumée. Dépossédé de son passé et de son identité narrative [6], Quinn devient une sorte de Funès [7] sans mémoire, réduit à subsister dans une masse d'objets indifférents.

Parallèlement, le langage est un phénomène intersubjectif ; c'est en vain que les personnages tentent d'établir des langages privés. Les écholalies de Stillman fils découlent justement du fait qu'il a été privé de toute communauté, de toute interaction humaine par laquelle il aurait pu apprendre le langage [8]. Cela vient invalider la possibilité d'un langage *originel* qui serait inné à l'être humain et qui aurait pu désigner les choses de manière purement référentielle, sans connotation [9]. En effet, la connotation naît *nécessairement* de la distance ontologique entre le mot et la chose, car celle-ci n'est jamais consubstantielle au langage, de sorte que *tout* langage est un jeu d'évocation, un effort de traduction de la réalité matérielle – celle des perceptions et des phénomènes – vers le domaine de l'herméneutique, toujours communautaire et intersubjective, au sein de laquelle les actes mêmes de penser et de nommer peuvent avoir un sens [10]. Henry Dark associe l'hypothèse du langage référentiel à l'Éden (p. 74-75) ; on comprend par là que c'est un état *utopique*, c'est-à-dire qu'il renvoie à un stade de l'évolution

humaine antérieur à la conscience de soi comme conscience[11], stade qu'il faut dépasser, ne serait-ce que pour être capable de communiquer. C'est tout le contraire de ce que font les personnages du roman : ils se retirent de la société, comme si cela pouvait les rapprocher de la chose ou d'un nom supposément intrinsèque à la chose, mais ils découvrent à leurs dépens que le nom n'est jamais plus qu'une approximation[12]; il n'est que la meilleure explication qu'on peut donner, en communauté, à la chose qui, elle, n'est jamais épuisée par les mots.

La littérature s'avère être une extension de l'herméneutique essentielle à l'expérience de vivre. En effet, tout langage est déjà une sorte de fiction dans la mesure où il ne coïncide pas avec les objets, mais représente plutôt un *mode d'accès* toujours interprétatif et réflexif au réel, de sorte que la littérature n'est, au fond, qu'un discours qui assume explicitement sa fictionnalité comme moyen de mieux comprendre le monde. Ainsi, c'est grâce à sa propre fiction que Quinn découvre en lui la volonté de devenir détective privé comme son personnage, et c'est aussi la fiction qui lui *permet* de réaliser cette volonté et de donner une existence à Paul Auster, investigateur, qui n'existe pas avant que Quinn se l'approprie. En somme, la fiction permet de *devenir* autre[13]; en corollaire, le devenir-autre est lui-même une fiction, car nous ne pouvons être que nous-mêmes aux niveaux ontologique et phénoménologique; telle est la condition existentielle de l'être humain. En ce sens, on peut affirmer que la communication et l'intersubjectivité reposent sur deux fictions : a) la simple présupposition qu'il existe d'autres subjectivités que soi-même, présupposition qui, aussi essentielle et peu problématique qu'elle soit, demeure une extrapolation, car non inhérente aux choses ni même aux perceptions; et b) la capacité de les interpréter, un acte qui comporte toujours un moment où l'on se place dans la peau d'autrui pour s'efforcer de voir le monde comme autrui le verrait, alors même qu'on ne peut vivre que sa propre vie. En ce sens, la littérature est une forme d'empathie envers l'autre, une tentative de le comprendre, mais c'est aussi un moyen de se comprendre, en jetant un regard extérieur sur soi-même[14].

En conclusion, le roman *Cité de verre* montre que

la dépossession du soi passe par une sorte de perte du langage (donc l'incapacité à participer au jeu de langage commun) qui, elle, implique une désidentification vis-à-vis de tout cadre de référence, ce qui représente un état pathologique d'aliénation. Il serait pertinent d'approfondir cette notion, par exemple en comparant Quinn au narrateur quasi solipsiste du roman *Solénoïde* de Mircea Cărtărescu.

NOTES DE FIN

[1] «Être, pour le pour-soi, c'est néantiser l'en-soi qu'il est. Dans ces conditions, la liberté ne saurait être rien d'autre que cette néantisation. C'est par elle que le pour-soi échappe à son être comme à son essence, c'est par elle qu'il est toujours autre chose que ce qu'on peut dire de lui, car au moins est-il celui qui échappe à cette dénomination même, celui qui est déjà par-delà le nom qu'on lui attribue, la propriété qu'on lui reconnaît.» (*L'être et le néant*, p. 585)

[2] «Le concept de base qui est ainsi engendré utilise la double propriété de l'être humain, d'être une facticité et une transcendance. Ces deux aspects de la réalité-humaine sont, à vrai dire, et doivent être susceptibles d'une coordination valable. Mais la mauvaise foi ne veut ni les coordonner ni les surmonter dans une synthèse. Il s'agit pour elle d'affirmer leur identité tout en conservant leurs différences.» (*Idem*, p. 107).

[3] Ici, l'identité signifie non seulement la conscience de soi comme conscience, mais davantage la réponse à la question « Qui suis-je? ». Taylor l'explique ainsi : « Notre réponse [à cette question] constitue une reconnaissance de ce qui importe essentiellement pour nous. Savoir qui je suis implique que je sache où je me situe. Mon identité se définit par les engagements et les identifications qui déterminent le cadre ou l'horizon à l'intérieur duquel je peux essayer de juger cas par cas ce qui est bien ou valable, ce qu'il convient de faire, ce que j'accepte ou ce à quoi je m'oppose.» (*Sources du moi*, p. 46)

[4] Voir Wittgenstein et l'argument contre le langage privé (*Recherches philosophiques*, p. 258-271).

[5] Taylor suggère un lien entre les cadres de

référence et l'orientation spatiale : « Nous ne pourrions concevoir une forme de vie humaine dans laquelle, un jour, les gens se feraient la réflexion que, puisqu'ils sont des êtres qui vivent dans l'espace, ils devraient après tout inventer des concepts de haut et de bas, de droite et de gauche et trouver ainsi des repères qui leur permettraient de se déplacer — concepts que d'autres pourraient contester. Nous ne pouvons imaginer une forme dans laquelle cette question ne se trouverait pas toujours déjà là, appelant une réponse. » (*Sources du moi*, p. 50)

[6] Voir Ricœur, *Temps et récit III*.

[7] « Funès ou la mémoire », dans *Fictions*, p. 113-124.

[8] L'apprentissage du langage ne se base pas sur les définitions des mots ou les structures grammaticales; il se fait plutôt par imitation. Voir Wittgenstein, *De la certitude*, surtout les propositions 160-161 et 204: « L'enfant apprend en croyant l'adulte. Le doute vient après la croyance. » (prop. 160).

[9] Stillman fils n'a qu'une compréhension très faible et vacillante de la manière dont on comprend les mots; néanmoins, dans le peu qu'il arrive à dire, on voit un début de conscience des connotations inhérentes au langage.

[10] Étant donné qu'il ne peut exister de langage privé, toute instance langagière doit pouvoir obtenir une validation extérieure ne serait-ce que pour avoir du sens; de même, sans ladite validation, l'énonciateur ne peut avoir l'assurance de savoir ce qu'il dit. Le sens n'est donc pas arbitraire; il ne peut être choisi. Ainsi, Quinn peut bel et bien voir le mot « TOWER OF BABEL » dans les déambulations de Peter Stillman père (p. 105), mais ce mot ne peut avoir du sens tant qu'il n'est pas transcrit dans le cahier comme tel; de même, il ne peut pas raisonnablement attribuer à Stillman père la volonté de communiquer à travers les traces de sa promenade dans la ville, car ceci constituerait un « langage » sans reconnaissance extérieure — à moins de supposer que Stillman père est conscient d'être traqué; dans ce cas, ce langage n'est déjà plus privé au sens strict, bien qu'il exige un contexte commun qui serait déraisonnablement précis dans la vraie vie.

[11] Dans la mesure où celle-ci dépend du langage qui, à son tour, dépend d'une pluralité de subjectivités. L'idéal du paradis chrétien semble ainsi être hostile à la société.

[12] « tu t'éloignes des noms / qui filent le silence des choses » (Pizarnik, p. 100).

[13] « Le lecteur voit le monde à travers les yeux de l'enquêteur, percevant la profusion des détails comme s'il les rencontrait pour la première fois. » (*Cité de verre*, p. 22).

[14] *Revenants* pousse ce principe à l'extrême; tout se passe comme si Bleu et Noir avaient, chacun de leur côté, donné une existence littéraire à l'autre pour justifier sa propre existence. Ou peut-être s'agit-il d'une seule personne, vraisemblablement Blanc...

BIBLIOGRAPHIE

- AUSTER, Paul, *Trilogie new-yorkaise*, Arles, Actes Sud, 2017, 444 p.
- BORGES, Jorge Luis, *Fictions*, Paris, Gallimard, 2018, 198 p.
- PIZARNIK, Alejandra, *Œuvres*, Paris, Ypsilon, 2022, 337 p.
- RICŒUR, Paul, *Temps et récit III: Le temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, 432 p.
- SARTRE, Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 2017, 836 p.
- TAYLOR, Charles, *Les Sources du moi: la formation de l'identité moderne*, Montréal, Boréal, 2003, 712 p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2011, 367 p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig, *De la certitude*, Paris, Gallimard, 2006, 210 p.



MON HAÏTI CHÉRIE

Par Saphira Adma

Pays au sang tropical et chaud
Loin de mon corps, proche de mon cœur
Ton amour pour toi colle à ma peau comme de
l'eau
Mon extérieur, ton plus grand ambassadeur

Loin de mon corps, proche de mon cœur
Mon Haïti chérie, un vrai joyau
Mon extérieur, ton plus grand ambassadeur
Malgré la douleur, je t'aime avec vigueur

Mon Haïti chérie, un vrai joyau
De ta peur, j'espère que tu seras vainqueur
Malgré la douleur, je t'aime avec vigueur
Aux mains de la terre, tu subis des assauts

De ta peur, j'espère que tu seras vainqueur
Ta liberté est interdite, ils t'imposent un embargo
Aux mains de la terre, tu subis des assauts
« L'union fait la force » résonne dans la noirceur

Ta liberté est interdite, ils t'imposent un embargo
Sur tes plages je récoltais des coquillages pendant
des heures
« L'union fait la force » résonne dans la noirceur
En bravoure, tu es un moniteur

JE JETTE MES PASSEPORTS À LA MER

Par Louisa

Je jette mes passeports à la mer
Alors que je suis recluse sur ces étranges terres
Mes père et mère, arrivés seuls et solitaires,
Devaient atteindre les nouveaux critères
identitaires
Ils errent

Ma grand-mère ne savait ni lire ni écrire
Elle avait vu son père mourir
Quelque part dans les confins de ses souvenirs
Elle me le racontait en un soupir

Mon grand-père avait fait la guerre
Il y a fort longtemps, dans une étrange terre
Une terre chérie, je renchéris
Une terre différente d'ici

Une terre dont on me chante les louanges
Et la beauté du coucher de soleil orange
Le rouge sanglant des coquelicots de campagne
Et les rues animées et gaies au pied de la
montagne

Mais ma grand-mère, je l'appelais trois fois par
année
Les jours du Eid et le jour où elle s'est fanée
Entre un « Salam » et un « Ça va? » et « T'es quel
petit-enfant déjà? »
Elle ne pouvait me conter ses contes et ses
histoires de là-bas
Je ne pouvais me blottir contre sa chaleur

Ne pouvais sentir l'ampleur de son amour, de son
ardeur
Je ne pouvais qu'imaginer à quoi ressemblerait
La vie de l'autre côté de l'océan, il paraît

Mais voilà, je suis là, loin de la ruine
Dans l'avenue animée de Sainte-Catherine
Ces paysages enneigés me sont si familiers
Je ne peux m'empêcher de les admirer

Mais de l'autre côté de l'océan
Dans un pays ayant accueilli mes parents
Se trouvent les coquelicots si beaux
Qui colorent les montagnes là-haut
Les rues d'Algérie ne me laisseront jamais sans
patrie
Les villages de Kabylie sourient lorsque je surgis

Dans les rues de Montréal, je sens la *garantita* des
ruelles d'Alger
Et à Tizi Ouzou, j' imagine à Gaspé le rocher Percé
Le problème, c'est que mon cœur est déchiré
C'est pas pratique d'être séparée par l'Atlantique
entre l'Afrique qui me revendique et l'Arctique que
j'habite

J'ai des regrets d'expériences que je n'ai jamais
eues
Des souvenirs d'endroits que je n'ai jamais vus
Des pensées éphémères, des mirages, des
chimères

Je fredonne les paroles que mon passeport n'ose
former
Le côté de mon identité abandonné
Je me rends compte qu'en ayant une double identité
Je m'embrouille et me refoule des deux côtés

Je n'ai jamais pu dire je t'aime à *Manni*
Je n'ai jamais pu écouter les récits de *Jeddi*

Je ne serai jamais qu'une étrangère dans toutes les
terres
Je ne pourrai jamais faire pousser mes racines dans la
pierre
Car après tant d'années vécues dans ces terres
élysées
Le pays de mes ancêtres me laisse dépaysée

Je jette mes passeports à la mer
Car l'encre qui en jaillit est déformée et amère
Je suis originaire de là, ordinaire, étrangère, affublée
de visas
Mais je suis bien plus qu'une simple paria

Mon âme sursaute dès qu'on mentionne l'Afrique
Mais être troublée par mon identité n'est pas la
meilleure tactique
Je suis dépourvue de passeports, jetés au Vieux-Port
de Montréal
Qui dévoile toutes mes peines à la belle étoile

Parce qu'au moins, au milieu de ce tumulte
Au crépuscule où tout se bouscule, tout culbute
Les étoiles que j'admire ici au nord de l'Amérique
Brillent aussi passionnément dans la couronne de
l'Afrique

Je respire l'air d'où je suis originaire
Et je jette mes passeports à la mer
Ils ne tachent plus mon identité, je peux repartir sans
me trahir
Car toutes ces identités vont finalement m'enrichir,
m'affranchir



L'OUBLI

Par Stephane Roussel, 1^{re} place au Concours d'Écriture

Des courbes se forment, deux arcs coulant vers un col de pierre brune, formant des crevasses d'ombres. La lumière s'éteint, le soleil bleu se couche, des dunes de sable de bronze. Le soleil n'a pas toujours été bleu, a-t-il été doré, rouge, vert, brun? Il y a toujours cette voix, coule vers moi, coule vers moi. La pensée du vent, c'est ça. Le passeur ne veut plus écouter, voir, mais le vent le force à regarder. *Vers quoi, vers qui j'avance? Je le saurai en le voyant, sûrement, se dit-il.*

La traversée est longue, constante. Le point de départ n'est qu'un vieux souvenir abandonné sans remords qui persiste. La cloche d'argent accrochée sous son manteau émet un son étouffé, la musique du vent. Il se laisse porter par ses pieds, ses jambes, son cœur. Ce n'est que devant les grandes portes coulées du métal de la cloche qu'il comprend quelle est sa destination. *Pour y trouver quoi, qui?* se demande le passeur en posant une main sur la clé qui l'avait amené jusqu'ici.

De l'autre côté des portes, un être semblable à lui, mais en tout point différent. *Pourquoi est-ce que je ne te reconnais pas?* lui demande l'autre, même si ces mots ne lui étaient pas adressés. Il porte ces vêtements qu'il voyait en gravures, ceux auxquels il rêvait, sans visage. C'était vers cet être qu'il avait marché toutes ces heures, toutes ces nuits.

Une main qui court les lignes, la texture du cuir givré et doux. Des formes blanches remplacent ce qui aurait dû s'y trouver. Trouver quoi? Il faut continuer. Le tissu tombe en même temps que la salive. Un tintement, une cloche dans le silence des respirations. Sous les vieux vêtements de l'autre, une petite cloche, portée sur le cœur.

Le passeur porte une main sur la sienne, sur son autre moitié coulée du même métal. Il ne reste que le souvenir de s'être souvenu. Un jour dans ce visage, il avait vu son monde, et l'autre aussi. Il ne reste rien, il n'y a plus d'arrivée.

Édition
Alexane Cormier
Stephane Roussel

